

Serena Gentilhomme

LE  
**BOURREAU**  
DU PAPE

Confessions de Mastro Titta  
1779-1869



LA MANIFATTURA LIGURI DEL LIBRO S.p.A.  
la manifattura de livres



# Le bourreau du pape



Serena Gentilhomme

# Le bourreau du pape

Confessions de Mastro Titta 1779-1869

  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-35887-862-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préface

*Quis fuit ille? Qui fut-il?*

*Le bourreau tenait la tête de sa victime par les cheveux, l'exhibant au peuple. Dès qu'il l'eut montrée aux quatre coins de l'échafaud, il la planta sur un piquet : c'était une petite tache blanche, sur laquelle les mouches pouvaient se poser. Ses yeux étaient tournés vers le haut, comme s'ils regardaient le crucifix. Toute couleur humaine l'avait abandonnée. Elle était grise, froide, livide, cireuse, comme le corps, qu'on emporta aussitôt. La lame fut nettoyée, l'échafaud démonté, l'odieux attirail démantelé. Le bourreau était un détestable hors-la-loi – quelle ironie de la Justice ! – qui, pendant toute sa vie, n'osa pas traverser le pont Saint-Ange, si ce n'est pour effectuer son travail. Celui-ci expédié, il alla se retirer dans sa tanière. Son spectacle était terminé.*

Le touriste qui, lors de son passage à Rome, avait cherché des sensations fortes et les avait trouvées était un Anglais, et pas n'importe lequel : Charles Dickens qui, dans ses *Pictures of Italy* (1846), relate ainsi le « spectacle » auquel il assista le 8 mars 1845, via dei Cerchi. La tête appartenait à un certain Giovanni Vagnarelli, 26 ans, marié, paysan et coupable d'avoir détroussé et tué une dame de qualité, Anna Cotten Bavaresse. Presque trente ans plus tôt, le 19 mai 1817, un autre Britannique célèbre, Lord Byron, avait assisté à la décapitation de trois condamnés – Giovanni Francesco Trani, Felice Rocchi et Felice De Simoni –, comme on peut le lire dans une lettre adressée à John Murray, son éditeur :

*La cérémonie, avec ses prêtres masqués, ses bourreaux à moitié nus, ses criminels aux yeux bandés, son Christ noir avec son étendard, son échafaud, sa garde militaire, le bruit sec et rapide de la hache qui tombe, l'apparence spectrale des têtes exposées, voilà qui est autrement plus impressionnant que le vulgaire, grossier et sale new drop et l'agonie canine infligée aux victimes des verdicts anglais.*

Contrairement à son compatriote, Byron montre une certaine attraction pour la « cérémonie » qui avait dû faire vibrer sa veine sombre et qui aurait peut-être stimulé l'imagination de sa colocataire préférée, Mary Shelley...



Toutefois, ces deux récits ont un point commun : ils n'évoquent pas le nom de l'exécuteur, lequel, n'en déplaise à l'auteur d'*Oliver Twist*, était tout sauf un hors-la-loi, détestable ou pas. C'était un probe fonctionnaire qui aurait sans aucun doute osé traverser le pont Saint-Ange, si seulement il en avait eu le droit. Mais, dans l'État Vatican d'avant l'unification d'Italie, la législation était péremptoire : *boia non passa ponte*, le bourreau ne traverse pas le pont – sauf pour aller accomplir sa mission, bien sûr. Entre deux *justices*, comme on les appelait à l'époque, le fidèle serviteur du Pape Roi devait se tenir coi dans son échoppe de vendeur de parapluies, au milieu d'autres commerces miteux du malodorant Borgo Pio : la loi papale était la même pour tout le monde, même si on s'appelle Giovanni Battista Bugatti et qu'on est devenu une légende vivante, sous le sobriquet de Mastro Titta – un surnom étendu à tous les bourreaux.

Il mourut nonagénaire dans son commerce de couverture le 18 juin 1869.

Dix-sept ans plus tard, le florentin Alessandro Ademollo (1826-1891), journaliste, critique de théâtre, érudit et glaneur de curiosités historiques, publia, chez l'éditeur Lapi (Città di Castello, 1886), le carnet de Giovanni Battista Bugatti, avec cette présentation :

*Ce fut un bourreau modèle, un artiste vraiment digne du théâtre dans lequel il était appelé à agir. Bugatti joua son rôle pendant soixante-huit ans et il déploya son identique habileté dans toutes sortes de supplice : le bris des os, le dépeçage, la potence et la guillotine. Dans son carnet, il avait annoté la liste de ses justices, s'élevant au nombre de 516, ou, plutôt, de 514 : en effet, un condamné fut fusillé et un autre pendu et dépecé par l'aide de Mastro Titta, Vincenzo Balducci, qui le seconda à partir de 1850 et qui fut son successeur de 1865 à 1870. Précisons tout de suite que le palmarès de Balducci est loin d'être aussi impressionnant que celui de son patron : juste douze exécutions à son actif. Elles auraient dû être treize, mais celle du 23 mai 1866 fut annulée pour des raisons techniques : le condamné à la guillotine, Antonio di Giuseppe, avait bien pris place sous le couperet, mais celui-ci se bloqua. Compatissante, la foule implora la grâce et l'obtint : le public n'était plus ce qu'il avait été à la belle époque de Mastro Titta, quand les décapitations à la hache et/ou les pendaisons artisanales – ces dernières suivies du dépeçage post-mortem – justifiaient le déplacement.*

*La publication d'Ademollo parut sous le titre *Les Notes de Mastro Titta, bourreau romain. Ses supplices et ses suppliciés. Les Justices exécutées par Gio. Batt. Bugatti et par son successeur,**

1796-1870. Son éditeur la présenta comme une œuvre incontournable en matière d'histoire criminelle et pénale de l'État Vatican, mais la lecture d'un catalogue n'a jamais rien eu de passionnant. Donc, ce ne fut pas la laborieuse transcription d'Ademollo qui rendit à Mastro Titta sa célébrité : celle-ci explosa en 1891, quand l'éditeur turinois Edoardo Perino (1845-1895) prit l'initiative d'introduire à Rome la publication de feuilletons, diffusés par les crieurs de journaux à cinq centimes. Parmi les nombreux best-sellers ainsi édités, un surtout fit le *buzz*, sous le titre de *Mastro Titta, le bourreau de Rome : les mémoires d'un exécuteur des hautes œuvres écrits par lui-même*.

Ça sent le *fake* à plein nez, et c'en est un. Son auteur serait – le conditionnel est de mise, au vu des incompatibilités stylistiques entre les différentes parties – Ernesto Mezzabotta, journaliste (1852-1901). Grâce à lui et à son équipe, les très factuelles informations de Mastro Titta se transformèrent en torrentiels récits de sang et de sexe. À l'époque du Grand Guignol, le lectorat en voulait pour ses cinq centimes, et il en avait, quand il découvrait, chaque semaine, des rebondissements aux titres suggestifs : *Le Délire dans la terreur*, *Les dernières étreintes après l'assassinat*, *Une orgie dans l'hôtel particulier*

*du Cardinal*. On en passe et des plus sulfureux, dont l'écriture indigeste assommerait le plus indulgent des bibliophiles, ce qui n'empêche pas, de nos jours, la réédition régulière de ces *Mémoires* faisant supposer que Mastro Titta était là, dans des alcôves, baignant dans le stupre et dans le crime, alors qu'il ne pouvait quitter la rive droite du Tibre – sans compter que Bugatti n'était pas un homme de lettres, mais de chiffres : pour preuve, la précision obsessionnelle de son calepin, récupéré par Ademollo en des circonstances que nous ne connaissons jamais.

Signalons que la première partie de l'œuvre, rédigée vraisemblablement avant les diktats d'un public friand de galipettes, est beaucoup plus intéressante, car elle privilégie le descriptif des exécutions, avec, à la clé, le profil psychologique des différents condamnés, dont l'attitude se modifie au fil des mutations historiques d'une Italie en pleine tourmente, avant son unification du 20 septembre 1870 : un événement auquel Mastro Titta, mort quinze mois plus tôt, échappa de peu, heureusement pour lui. S'il avait tenu jusque-là, il y a fort à parier que la chute du pouvoir temporel du Pape et la suppression de la peine de mort dans l'État Vatican l'auraient définitivement achevé.

Mais saurons-nous, un jour, qui fut vraiment Mastro Titta ?

Hormis sa date de décès, nous connaissons celle de sa naissance, le 6 mars 1779 à Senigallia, dans les Marches : l'une des régions les plus secrètes d'Italie, caressée par les vagues de l'Adriatique et couronnée par les monts Sibyllins, qui portent bien leur nom, car la civilisation *picena*, d'avant la conquête romaine, est encore plus mystérieuse et indéchiffrable que l'étrusque. Asservis et vaincus, les originaires des Marches prirent leur revanche tardive, mais gratifiante, sur leurs envahisseurs : à l'époque de Mastro Titta ces, taciturnes et discrets provinciaux remplissaient les rangs des fonctionnaires les plus redoutés de Rome : les percepteurs d'impôts. Parallèlement à cette catégorie, une corporation d'artisans moins propres sur eux provenait des Marches et de sa région contiguë, l'Ombrie : celle des *norcinai*, des bouchers abatteurs, castrateurs et équarrisseurs de porcs. Avec son statut de bourreau officiel du Pape, Bugatti cumulait ainsi les deux fleurons professionnels de sa province natale... Cela dit, nous ne savons absolument rien sur sa famille d'origine. Chose sûre, il n'était pas issu d'une dynastie d'exécuteurs, comme un Sanson ou un Deibler : cette tradition

professionnelle transmise de père en fils n'a jamais existé en Italie.

De même, nous n'avons aucun portrait de ce personnage légendaire. Les rares gravures qui nous le montrent à l'œuvre ne nous livrent aucune information significative quant à son aspect physique : ses traits pourraient être ceux de n'importe qui. Reste sa panoplie conservée au *Museo Criminologico* – musée du Crime – via del Gonfalone, à Rome, où, à côté de ses outils préférés, trône le manteau rouge à grande capuche qu'il revêtait lors de ses *justices* : le rideau d'un théâtre d'ombres, dans les replis duquel peuvent s'inscrire tous les fantasmes – donc, grand ouvert à tous les apocryphes.

Et *Quis es ?* en est un, qui s'assume et dit son nom.

Basé sur certains chapitres des *Mémoires*, ou librement inspiré d'autres, ce dialogue imaginaire entre un pénitent impénitent et l'énigmatique confesseur de son ultime nuit est la plongée dans la conscience d'un moribond qui, voyant défiler les images de son existence en fuite, étale, avec complaisance, celles qu'il considère comme ses qualités majeures de citoyen modèle : la méfiance envers les étrangers, la misogynie, les refus de toutes les forces novatrices – qu'elles soient politiques ou artistiques –, bref, le conformisme absolu, qui trouve sa

## LE BOURREAU DU PAPE

plus néfaste expression dans l'obéissance aveugle au pouvoir. Dérivant sur la vague obscure qui sépare la vie de la mort, le vieillard à la mémoire immédiate défaillante insiste sur sa bonne foi qui l'a mené à l'abolition de son libre arbitre, sans se douter que le sommeil de sa raison a fait pire que produire des monstres...

Il l'a métamorphosé en monstre.

Serena Gentilhomme, Besançon, mars 2021





## *Quis es ?*

*Rome, 2, venelle du Campanile, quelques instants après les  
vêpres du 17 juin 1869*

- Qui êtes-vous ?
- Dom Ignatio Gianati, de la Compagnie de Jésus, le nouveau curé de Santa Maria in Traspontina. Je me suis déjà présenté il y a trois jours, à l’occasion des...
- Où est Dom Salvo Malevolti ?
- Il repose dans la paix du Seigneur.
- Première nouvelle !
- Pas tout à fait, si vous permettez : j’allais vous dire que je me suis présenté à vous lors de ses obsèques, auxquelles vous avez assisté.
- C’est que vous ne m’avez pas laissé un souvenir impérissable. Puis, comment êtes-vous entré chez moi ?

– Votre successeur, Vincenzo Balducci, a dit que je pouvais...

– Ah, celui-là ! Encore une de ses initiatives. Bon, puisque vous êtes là, restez.

Dans une pièce aux murs couverts d'innombrables ex-voto en argent bruni stagne la lueur d'une journée interminable, harcelée par le sirocco. La pâleur ensanglantée d'un grand crucifix à la tête enveloppée dans une étoffe noire pend au-dessus d'un lit monacal, sur lequel est allongé un petit vieillard aux yeux aussi perçants que des éclats d'obsidienne. Ses vastes mains noueuses invitent le visiteur à s'approcher.

– Votre physionomie ne me dit rien qui vaille, votre nom non plus. Je vous ne connais pas.

– Moi, si. D'ailleurs, qui ne vous connaît pas ? Vous êtes une célébrité, et je considère ce remplacement comme un grand honneur.

– Je n'ai aucune envie de me confesser à un parfait inconnu.

– Je peux me retirer, si vous le préférez.

– Non !

La voix arrogante du vieil homme vibre soudain d'une appréhension que son visiteur s'empresse d'apaiser :

– Je ne partirai que si vous me l’ordonnez. Faites-moi confiance.

– Ce n’est pas gagné : votre allure est trop désinvolte, trop juvénile. Ça me gêne autant que votre voix blanche et que votre accent. Étranger ?

– Je ne suis pas né à Rome, mais j’y vis depuis toujours. Quant à ma voix, j’avoue que j’ai subi la petite opération infligée aux futurs sopranistes.

– Quoi ? Admet-on les castrats dans les ordres, maintenant ? Quelle époque.

– Pour mon bonheur, Son Éminence le cardinal Rivarola – que Dieu ait son âme – me prit sous son auguste protection, estimant que je ferais un piètre chanteur, mais un excellent curé.

L’évocation de Rivarola galvanise le nonagénaire Giovanni Battista Bugatti, mieux connu comme Mastro Titta. Assis sur son lit, il déclame :

– Deux cent soixante-six, deux cent soixante-sept, deux cent soixante-huit et deux cent soixante-neuf !

– Plaît-il ?

– Ces chiffres correspondent aux quatre scélérats instigateurs de l’attentat contre le cardinal Rivarola. Ne m’obligez pas à les nommer, je n’ai aucune envie de me salir la bouche avec ça. Je les pendis à Ravenne,

le 13 mai 1828. Une exécution exemplaire, qui me laissa pourtant un très mauvais souvenir.

– Voulez-vous en parler ?

– Pas maintenant, je ne suis pas d’humeur.

– À votre aise... Mais, dites, numérotez-vous toujours vos, vos... ?

– Mes patients, oui ! Sans oublier de préciser la date, le lieu de leur justice et presque toujours la nature de leur crime.

– Incroyable !

– Si vous ne me croyez pas, allez chercher là-dedans.

L’inconnu va ouvrir une armoire dont l’intérieur dégage, en plus corsé, le même relent d’encens et d’eau croupie qui flotte dans la chambre. Aux cintres sont suspendus quelques modestes vêtements : au milieu de leur grisaille explose l’écarlate d’un manteau à capuche.

– Vous êtes en train d’admirer mon uniforme de cérémonie, n’est-ce pas ? Ah oui, ça me donnait fière allure, mais nous ne sommes pas là pour causer chiffons. Regardez plutôt l’étagère du haut, il y a un gros registre, prenez-le : il contient toute ma carrière, de 1796 à 1864, l’année où on m’a forcé à prendre ma retraite et condamné à moisir d’ennui, attendant une mort qui ne vient jamais. Asseyez-vous à mon chevet : ma confesse

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CHIMÈNE PEUCELLE  
RELECTURE

CORINNE BERNARD  
CORRECTION

REMY TRICOT  
COUVERTURE

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J  
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA  
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET  
RELATIONS PRESSE

AGENCE TRAMES  
CESSION DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2022

